

Télérama



Marcel Bascoulard, qui aimait porter des robes, vivait dans un camion, vendant ses dessins pour presque rien.

vivant de son unique passion : ces dessins qu'il vendait pour presque rien. Marcel Bascoulard s'était installé en pleine nature près de Bourges, dans la cabine d'un camion qu'on lui avait donnée, et se déplaçait jusqu'à la cathédrale dans le tricycle qu'il avait fabriqué. Il croquait sans fin la bâtisse, de son trait maniaquement précis et sûr ; et les ruelles autour, et les paysages proches. Au crayon, à la peinture, à l'encre de Chine. Il avait son talent. Et devint peu à peu un vrai personnage de la vieille ville ; la maison de la culture lui consacra même une exposition en 1968. Mais Bascoulard refusait toute intégration. Malgré les douleurs, il chérissait son dénuement et l'infinie disponibilité à la beauté du monde qu'il lui permettait. Au risque de vivre sans eau, ni chauffage, ni électricité, en ne buvant que du lait pour toute nourriture. Il préférait lire Baudelaire. L'homme rompu ne croyait en rien, ou presque. Sauf que la vie d'artiste de ce clochard absolu, de ce gueux magnifique et généreux, nostalgique témoin d'un monde paysan en train de mourir, atteint malgré lui à une quête mystique. Jusqu'au sacrifice. Marcel Bascoulard est mort assassiné par un jeune délinquant qu'il avait aidé et qui le croyait riche...

— Fabienne Pascaud

Éd. Robert Laffont, 240 p., 19€.

CE QUI MANQUE À UN CLOCHARD

ROMAN

NICOLAS DIAT

TT

Il s'imaginait et se faisait coudre par des amies d'insensées robes de tulle et s'habillait souvent en femme, se photographiait ainsi paré avec sa gueule de paysan fracassée. Marcel Bascoulard (1913-1978) – que Nicolas Diat fait

revivre à la première personne dans un bouleversant livre-poème – vivait seul, misérablement, au milieu de la mélancolique campagne berrichonne qu'il vénérât. Quand sa mère, le seul amour de sa vie, tua en 1932 d'un coup de fusil le père taiseux et maltraitant, puis fut internée en hôpital psychiatrique, il choisit pour jamais la solitude et la liberté. Sans diplôme, sans métier, il avait fini par se débrouiller,

Julien des Monstiers - *Fantômes*

Jusqu'au 26 sept., 10h30-12h30, 14h-19h (mar., merc., jeud., ven.), 12h-19h (sam.), galerie Christophe Gaillard, 5, rue Chapon, 3^e, 01 42 78 49 16. Entrée libre.

TT Julien des Monstiers casse les murs, mais son galeriste est d'accord. Entendu, c'est pour la bonne cause, puisqu'en prélevant le plâtre, le peintre, passé par les Beaux-Arts de Paris en 2008 et ayant largement affirmé son style et son succès, déploie ici une belle fresque de peinture abstraite aux effets de petites géométries douces - on pense à François Rouan. Mais il réserve aussi une surprise avec, ailleurs, une suite de petits portraits jamais vus. Chaque année depuis presque 10 ans, je m'autorise à peindre ce personnage, moi qui n'en peins quasiment jamais. Ses Fantômas, tirés du film avec Louis de Funès et Jean Marais, offrent, on le voit, un retour à l'enfance et de nouveaux plaisirs...

Télérama n° 3689 - 23 septembre 2020

GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD
www.galeriegaillard.com